

TEMPERATURE

Du 4 mai 1904

Table with 2 columns: Thermomètre de K. et L. C. et Fahrenheit. Rows for 7 h du matin, Midi, 3 P. M., 6 P. M.

LES OPERATIONS EN MANDCHOURIE.

Il est très probable qu'après le succès, qu'ils viennent de remporter sur le Yalo les Japonais vont tenter de précipiter les événements en Mandchourie.

Le général Zassalitch, commandant du deuxième corps d'armée sibérien, était chargé de garder le fleuve avec une quinzaine de mille hommes.

Le commandant en chef, Kouropatkine, dont le plan général ne comprenait pas une résistance sérieuse à ce point, avait donné à son lieutenant l'ordre de se replier devant des forces supérieures.

C'est cependant ce mouvement si simple que Zassalitch n'a pas exécuté; il a laissé écraser ses forces par les Japonais et a perdu ses caissons.

On conviendra que devant une telle incurie ou incapacité des Japonais ont beau jeu. Il ne faudrait pas, cependant, exagérer la portée de l'échec qui vient d'être infligé aux Russes; il ne s'agit en somme que d'un combat d'avant-garde et il est à penser que les autres lieutenants de Kouropatkine exécuteront ses ordres, lorsqu'il ébranlera le gros de son armée, avec plus d'intelligence et d'à-propos que Zassalitch.

Toutefois les Japonais ne disposent pas moins aujourd'hui d'un point de débarquement beaucoup plus rapproché du théâtre des opérations que Tchemulpo, et d'autant plus avantageux pour eux que pour marcher de l'estuaire du Yalo sur Liao Yang ils pourront suivre le tracé du chemin de fer, en Kou, le port de Nieu Tchwang à l'embouchure du Liao, et l'autre à l'est, An-Toung, dans l'estuaire du Yalo.

Et comme ils sont pratiquement maîtres du golfe de Pet-chili, l'escadre de Port-Arthur n'étant plus guère à craindre et leur flotte pouvant du reste la tenir enfermée dans la rade, rien ne les empêcherait de jeter des forces considérables à ces deux points et d'attaquer de chaque côté la ligne de chemin de fer. Dans ce cas les Russes auraient à faire face à deux armées sans cesse renforcées, et Kouropatkine devrait faire appel à toutes les troupes dont il dispose et montrer les qualités militaires qu'on lui prête pour résister victorieusement à l'assaut des Japonais.

Il faut dire cependant que la nouvelle de la prise de Nieu Tchouang, ou plutôt du port de cette ville, n'est nullement confirmée et ne paraît pas fondée. En attendant les Japonais persistent dans leurs efforts pour boucher l'entrée de la rade intérieure de Port Arthur. Dans la nuit de mardi l'amiral Togo a lancé huit vieux bâtiments chargés de matières inflammables dans le but de les couler dans le chenal. Les Russes ont découvert à temps cette nouvelle tentative et ont défoncé le plan des Japonais. Toutefois Togo n'en a pas moins atteint son but, qui était probablement de retarder l'attention des Russes à Port Arthur, car il sait parfaitement que s'il réussissait à boucher l'entrée du port des explosifs la rendraient promptement libre.

LA SUCCESSION

-DE-

La Reine des Belges

Voici l'analyse détaillée du jugement prononcé ces jours derniers par le tribunal de Bruxelles dans le procès intenté au roi Léopold à fin de liquidation de la succession de la feuve reine Marie-Henriette sur la base de la communauté des biens.

Ce jugement, comme nous l'avons dit, rejette les prétentions des demandeurs, les créanciers de la princesse Louise de Cobourg et la comtesse Stéphanie de Lonyay, ex-archiduchesse d'Autriche. C'est la thèse des avocats de la couronne, concluant à la séparation de biens, qui a été adoptée par la Cour.

Le jugement constate que les parties contractantes ont qualifié de "traité" le contrat et que les Chambres ont qualifié de façon analogue les actes de ce genre. M. Frère-Orban et Thonissen ont qualifié également des actes semblables. Ces appréciations ont une grande importance dans le procès actuel.

Le séing ministériel a été appliqué sur les pièces officielles reconnaissant la valeur de ces "traités"; ceux-ci sortent du droit privé et il y a lieu d'examiner si l'usage veut qu'ils soient de droit international.

Le contrat de mariage du roi est un "traité" et est différent des contrats de mariage ordinaires. Le jugement examine les stipulations du contrat de mariage royal et constate que ces stipulations sont telles qu'elles prouvent que les intérêts, autres que les intérêts privés des contractants, y sont indiqués; on ne peut donc dire que le contrat soit de droit commun.

Il est inadmissible, au surplus, qu'un Etat puisse se soustraire, pour raison de droit commun, à des engagements vis-à-vis, d'un autre Etat. L'usage invoqué par les défendeurs n'est pas en contradiction avec l'égalité de tous les citoyens; en effet, l'inégalité du contrat n'est qu'apparente et ce contrat stipule la séparation de biens, comme beaucoup de contrats faits entre simples citoyens.

L'égalité des citoyens devant la loi doit s'étendre de façon raisonnable; des considérations d'opportunité sont conciliables avec l'égalité devant la loi.

En ce qui concerne les ratifications du contrat, le jugement estime que ces ratifications ne doivent pas être solennelles et exaltation, déclarant qu'il allait forcer Lehuchois à les accompagner aussitôt au Palais de Justice et à ordonner la délivrance de son fils, qu'il voulait ramener cette nuit même à sa mère.

—Vous n'allez rien faire du tout, mon oncle. Les portes du Dépôt ne s'ouvrent pas si facilement que cela. M. Lehuchois ne se laissera pas convaincre sur de simples affirmations. — Et puis, cela peut ne pas dépendre de lui.

—Quand je lui aurais dit que ce jeune homme?... —Vous n'allez pas lui raconter votre histoire à vous, je pense?... Et avant de vous proclamer le père de ce jeune homme, vous me permettrez de trouver sage que vous attendiez la reconnaissance absolue de sa non-culpabilité?

—Comment! Tu admettrais, toi aussi?... —Je n'admets rien, je ne sais rien, mon oncle. Il se présente des circonstances... que je n'ai pas voulu dire devant sa mère... une maîtresse qui est venue voir Claude, hier, au bureau... et qui déclare avoir commis le vol.

qu'un commencement d'exécution suffit. Le traité ne devait pas non plus être sanctionné par les Chambres — car il ne concernait pas les finances de l'Etat. Le roi donne connaissance aux Chambres des traités qu'il exécute — mais cette communication est facultative.

Le pouvoir judiciaire est radicalement incompétent pour intervenir au sujet d'un conflit sur la question d'une communication du roi aux Chambres. Le traité de mariage du roi relève du droit des gens.

Par ces motifs, le tribunal déclare débouter les demandeurs et les condamne chacun à un quart des frais. Déclare pour droit que le régime matrimonial du roi et de la reine est la séparation de biens régie par le Code civil belge. Dit que c'est sous ce régime que continuent les opérations de la succession.

On ne sait pas encore s'il sera fait appel de ce jugement par les intéressés. Cela dépend, paraît-il, de l'avis qu'émettra Me Paul Janson, actuellement encore en villégiature en Italie.

HUMBLE HÉROS.

Une scène émouvante, et qui ne manquera pas d'une certaine grandeur, lieus-nous dans une feui le parisienne, se passera à la prochaine assemblée générale de la Société centrale de sauvetage des naufragés.

Ce jour-là, dans le vaste amphithéâtre de la Sorbonne, l'amiral Duperré attachera la croix de la Légion d'honneur sur la poitrine d'un héros de la mer, le matelot René Autret, patron du canot de sauvetage d'Audierno.

Les exploits de ce vaillant homme de mer ne sont pas de ceux dont s'empare avidement la publicité tapageuse. Peut-être parce qu'ils sont généralement peu connus et qu'ils se produisent en des milieux d'humbles gens. Ecoutez les faits de service de René Autret:

Durant trente cinq ans, le matelot Autret a dirigé cent dix-neuf sorties de canot de sauvetage, au cours desquelles il a sauvé "trois cent quarante-huit personnes" et secouru vingt-sept navires.

Ne vous semble-t-il pas que la croix d'honneur sera bien placée sur cette noble poitrine? Dans la même séance, une vaillante bretonne, Rose Hére, qui sauva, voici quelques mois, quatorze matelots en train de se noyer, recevra la grande médaille Foncher de Saint-Faron et le prix Jean Dafour.

L'EXPLOIT DU "BETTY"

Un petit navire de commerce russe vient d'accomplir un exploit qui mérite d'être conté. Au début de la guerre, ce navire — le "Betty" — voguait paisiblement dans la mer du Japon, lorsqu'il fut arrêté par un croiseur japonais qui le déclara de bonne prise, installa à son bord deux officiers et six hommes et le força à le suivre vers le port le plus prochain.

En cours de route s'éleva un brouillard intense. C'était le moment qu'attendait le capitaine du "Betty". Aussitôt, il rassemble ses hommes, fait appel à leur patriotisme et à leur courage et les conjure de ne pas laisser emmener de la sorte leur navire; l'heure est propice, le croiseur est invisible, on va jeter à l'eau les matelots japonais et ligoter

à attendre du gouvernement, lequel respectait son indépendance et ne lui demandait pas non plus de services. On se contentait de ne pas lui confier les canots qui faisaient du tapage; et il se confinait très assés dans l'étude de grandes questions d'affaires, où ses avis étaient particulièrement écoutés.

Il arriva donc à la fin de sa vie, heureux, estimé, tranquille, très fier — quoiqu'il le méprisât — d'avoir pour neveu le duc de Herford-Douglas et d'être tout jours l'homme d'importance chez la marquise de Lazzan-d'Apré mort comme chez les Lazzan-Chabrillic. Gourmand et chasseur, il ne désirait plus rien sur cette terre et avait totalement oublié les crimes qui avaient été la source de sa fortune.

Ce soir-là, toutefois, sa bonne quiétude venait d'être troublée par la nouvelle qui lui était arrivée, au Palais, où il avait travaillé fort tard, de l'arrestation et de l'envoi au dépôt de mademoiselle Mandinette, qu'il se figurait être encore la maîtresse de son neveu le duc Clarence.

Affaire qui ne le concernait pas, mais dont il s'était aisément fait donner tous les détails. Et il avait senti la morsure de ce qui lui était le plus désagréable au monde: le scandale! Aussi avait-il passé la moitié de sa soirée à chercher le duc, chez lui, à son cercle, à l'Opéra. Et ne l'ayant rencontré nulle

part, il était en train de téléphoner à l'hôtel de la rue de la Chaise, lorsque le solennel timbre de son antichambre retentit. S'imaginant que ce ne pouvait être que le duc qui venait le voir à cette heure, il courut à la porte de son cabinet et fut tout abasourdi d'apercevoir Jean de Vitray auprès du vicomte Tiburce de Lazzan-Chabrillic.

Il n'entendait pas de relations avec Jean, mais le reconnaissait quelquefois; et il s'avancait gracieusement vers lui, en lui demandant, de la façon la plus engageante, ce qui lui procurait l'honneur de sa visite.

Et Jean, tout rondsment, lui dit: —Ma foi, je vais droit au but: un gros service à vous demander. Le commissaire de police de Courbevoie, dans un excès de zèle, a arrêté un de mes employés, de l'honnêteté duquel je réponde.

—Ah! c'est pour cela?... —Vous êtes donc au courant? —Pas personnellement, puisque ces choses ne sont guère de mon ressort. Mais comme j'ai travaillé assez tard, au Palais, j'ai appris la chose, ainsi que l'arrestation de ce complice, la jolie mademoiselle Mandinette, de la Boite à Meris.

—Hein! fit Tiburce, absolument estomaqué. La maîtresse de Clarence?... —Et comme Jean, à son tour, contemplait les deux hommes

avec ahurissement, Tiburce dit: —Mais oui, c'était son dernier caprice. Jean eut un froncement de sourcils: dans quelle bizarre aventure venait-il de s'engager? Mais il se rappela la pauvre Catherine. Et affectualement beaucoup de sérénité: —Vous semblez donc, mon vieil, plus renseigné que moi sur certains points de cette affaire; mais je peux vous garantir que ce jeune homme a toujours été un très honnête garçon... Car je le connaissais beaucoup avant qu'il fût dans mon usine. Je ne puis le croire coupable d'une indécrottableté... Et c'est moi, son patron, moi à qui ces quelques billets de mille francs ont été dérobés, qui vous prie de vouloir bien user de toute votre influence, demain matin, pour que ce malheureux enfant soit remis en liberté... Et s'il fallait une caution?... —S'il fallait une caution! répliqua Tiburce avec énergie.

Mais Jean lui imposait silence des yeux. Il sentait le terrain de plus en plus difficile. —Nous allons examiner cela, messieurs, disait Lehuchois, d'un ton assez froid. Et, en les introduisant dans son cabinet: —Il ne faut jamais... jamais... s'emballer en ces sortes de choses, monsieur de Vitray; et la question se présente d'une manière très complexe. Elle va

faire beaucoup de tapage. Mademoiselle Mandinette est très connue; tous les courriers de théâtre vont constater, demain matin, qu'elle n'aura pas paru à son café-concert, parce qu'elle aura passé la nuit au dépôt. Et on ne saurait songer à étouffer une affaire qui doit amuser, en ce moment, toutes les salles de rédaction... Extrêmement compliqué! répliqua-t-il, puisque M. de Lazzan-Chabrillic vient de vous le dire, cette jeune personne se trouve être... ou avoir été, car j'ai l'idée que cela se terminait, la maîtresse de ce cher duc de Herford-Douglas... Or, monsieur de Vitray, cette jeune personne prétend vous connaître et affirme que vous lui auriez donné ces quelques billets de mille de très bon cœur, si elle avait en le temps de vous le demander... Voyez, quelle complication! La connaissez-vous, réellement?

—Si je pouvais voir un portrait d'elle! —C'est chose aisée, monsieur. Ou l'a publié dans un recueil de théâtres que reçoit ma femme, et qui doit être sur la table de son salon. Il alla chercher cette livraison. Et quand Jean de Vitray eut vu le portrait de la jolie fille, malgré sa transformation en cocodette il ne put hésiter. —C'était bien sa petite compagne de chemin de fer. —C'est drôle! fit-il entre ses

officiers, on fera demi-tour, le cap sur Vladivostok, puis à la grâce de Dieu! Ainsi fut fait. A un signal donné, les Russes, vigoureux et décidés exécutèrent en un clin d'œil les ordres du capitaine. Et, le lendemain, le "Betty", tout fier de son petit exploit, arrivait sans encombre à Vladivostok, avec à bord ses deux prisonniers de choix.

On s'attend à ce que la lettre de Wellington atteigne un prix fabuleux. Les plus riches collectionneurs anglais se disputent déjà la possession du précieux autographe.

Une pension de 20,000 roubles vient d'être accordée par le Tsar à Mme Makaroff, veuve de l'amiral.

Une anecdote Le correspondant de l'"ECHO de Paris" à Saint-Petersbourg reproduit le récit suivant d'un collaborateur de la "Novoyé Vremia", M. Golstein, qui le tient d'une bouche même du successeur de l'amiral Makaroff: "Le lendemain de la première attaque de Port-Arthur, au moment où la Russie entière était frémissante de colère à la nouvelle de la surprise du "Tatarsitch" et du "Retriean", et il se plaigauit à Hugo de la rigueur des critiques. "Qu'ils aillent au diable, eux et leur intolérante médiocrité. Pour vous, mon cher Hugo, allez au paradis des poètes: ce n'est pas la patrie de Boileau". On lit, dans une lettre de 1824: "La Providence doit vous aimer. Vous n'avez pas fait une sottise dans votre vie. Persévérez. Vous êtes placé pour cela. Vous avez un cœur de Paradis d'or et une femme du Paradis terrestre. Avec cela, on vit, dans notre âge de fer...". On vit, et on se ratrape en faisant des sottises. La suite l'a montré... Les drames de Hugo n'ont jamais plu à Lamartine, qui n'en parle qu'avec enthousiasme de "Notre Dame de Paris". "C'est le Shakespeare du roman, l'épopée du moyen âge...". Seulement, c'est inexact. Il y a de tout dans votre temple, excepté un peu de religion". Après le coup d'Etat, après "les Châtiments", Lamartine dit à Hugo: "La poésie est fille de la mer et de l'exil dans Homère, dans Byron et dans vous...". Vous avez fait la statue de bronze; moi, j'en ferai, en vivant et en mourant, l'imprégnation de la chair qui souffre". "Les Misérables" déboulaient Lamartine, mais l'inquiétude par leur socialisme égalitaire. Il demande à Hugo la permission de le dire dans un de ses entretiens littéraires. Hugo permet et, plus tard, en garde un brin de rancune: "Cela pourrait s'appeler, a-t-il dit, "Essai de morsure sur un cygne". Ce fut le seul usage, bien léger, de cette longue amitié.

"L'impératrice, troublée, pria l'amiral de se relever et lui répondit: "Je le regrette, mais c'est un fait accompli; il y a deux heures que l'empereur a nommé Alexeïeff commandant en chef des troupes de terre et de mer. Il est impossible de revenir sur cette décision. Cependant je rendrai compte à Sa Majesté de ce que vous venez de me dire."

"Le soir même, ajouta M. Golstein, l'amiral Skrydloff recevait l'ordre de quitter Saint-Petersbourg et d'aller reprendre son poste de commandant de l'escadre de la mer Noire. Et l'amiral dut tellement hâter son départ que sa femme ne put l'accompagner et resta encore huit jours à l'hôtel.

"L'amiral Skrydloff a débarrassé la flotte de la mer Noire de toutes ses non-valeurs ainsi que de beaucoup de personnalités qui vivaient grassement à la rive faire.

"L'amiral Skrydloff espérait être nommé à Port-Arthur; mais quand il apprit que c'était Makaroff qui était envoyé en Extrême-Orient, il fut franchement satisfait. Au demeurant, son conseil fut écouté et le commandement des troupes de terre fut donné à Kouropatkine qu'il pourra embrasser en passant à Lao-Yang."

On sait que les Anglais et les Allemands se disputent, depuis 1813, la gloire d'avoir battu, à Waterloo, l'armée de Napoléon. Une lettre qui sera prochainement mise aux enchères, à Londres, et dont le signataire n'est autre que le duc de Wellington, va enfin trancher cette importante question historique.

Cette lettre a été découverte récemment parmi les papiers d'un descendant de sir Charles Flart, secrétaire particulier du fameux général anglais; son authenticité ne fait, paraît-il, aucun doute. Elle est datée de Bruxelles, 19 juin, quatre heures du matin. Wellington y déclare en substance, et non sans un certain dédain, que "Bonaparte a été totalement défait par l'armée britannique". Inutile de dire que les Anglais sont dans la joie d'avoir retrouvé ce précieux document dont la publication, éperpente, aura l'inappréciable avantage de mettre fin à une polémique qui n'a duré que trop longtemps. Plus que jamais ils demeurent persuadés que Blicher et ses soldats allemands sont arrivés à Waterloo après la bataille.

Qui a gagné la bataille de Waterloo? On sait que les Anglais et les Allemands se disputent, depuis 1813, la gloire d'avoir battu, à Waterloo, l'armée de Napoléon.

Une lettre qui sera prochainement mise aux enchères, à Londres, et dont le signataire n'est autre que le duc de Wellington, va enfin trancher cette importante question historique.

Cette lettre a été découverte récemment parmi les papiers d'un descendant de sir Charles Flart, secrétaire particulier du fameux général anglais; son authenticité ne fait, paraît-il, aucun doute.

Elle est datée de Bruxelles, 19 juin, quatre heures du matin. Wellington y déclare en substance, et non sans un certain dédain, que "Bonaparte a été totalement défait par l'armée britannique".

Inutile de dire que les Anglais sont dans la joie d'avoir retrouvé ce précieux document dont la publication, éperpente, aura l'inappréciable avantage de mettre fin à une polémique qui n'a duré que trop longtemps.

Plus que jamais ils demeurent persuadés que Blicher et ses soldats allemands sont arrivés à Waterloo après la bataille.

On s'attend à ce que la lettre de Wellington atteigne un prix fabuleux. Les plus riches collectionneurs anglais se disputent déjà la possession du précieux autographe.

Une pension de 20,000 roubles vient d'être accordée par le Tsar à Mme Makaroff, veuve de l'amiral.

LAMARTINE - ET - VICTOR HUGO.

M. Gustave Simon publie, dans la "Revue de Paris", la correspondance de Lamartine et de Hugo. Elle prouve que, pendant un demi-siècle, l'amitié des deux grands poètes n'a pas subi d'éclipse. Beaucoup de choses, pourtant, les séparaient, dans leurs idées et dans leurs goûts. Des 1823, Lamartine disait à Hugo, à propos de "Hau d'Irlande": "Je le trouve trop terrible; adoucissez votre palette. L'imagination, comme la lyre, doit caresser l'œil. Vous frappez trop fort; je vous dis ce mot pour l'avenir, car vous en avez un et je n'en ai plus". A cette époque, en effet, Lamartine se croyait lui-même poète. Cependant, il envoyait encore à la "Muse française", sa "Mort de Socrate", son "Pèlerinage de Childe Harold", et il se plaigauit à Hugo de la rigueur des critiques.

"Qu'ils aillent au diable, eux et leur intolérante médiocrité. Pour vous, mon cher Hugo, allez au paradis des poètes: ce n'est pas la patrie de Boileau". On lit, dans une lettre de 1824: "La Providence doit vous aimer. Vous n'avez pas fait une sottise dans votre vie. Persévérez. Vous êtes placé pour cela. Vous avez un cœur de Paradis d'or et une femme du Paradis terrestre. Avec cela, on vit, dans notre âge de fer...". On vit, et on se ratrape en faisant des sottises.

La suite l'a montré... Les drames de Hugo n'ont jamais plu à Lamartine, qui n'en parle qu'avec enthousiasme de "Notre Dame de Paris". "C'est le Shakespeare du roman, l'épopée du moyen âge...". Seulement, c'est inexact. Il y a de tout dans votre temple, excepté un peu de religion".

Après le coup d'Etat, après "les Châtiments", Lamartine dit à Hugo: "La poésie est fille de la mer et de l'exil dans Homère, dans Byron et dans vous...". Vous avez fait la statue de bronze; moi, j'en ferai, en vivant et en mourant, l'imprégnation de la chair qui souffre".

"Les Misérables" déboulaient Lamartine, mais l'inquiétude par leur socialisme égalitaire. Il demande à Hugo la permission de le dire dans un de ses entretiens littéraires. Hugo permet et, plus tard, en garde un brin de rancune: "Cela pourrait s'appeler, a-t-il dit, "Essai de morsure sur un cygne". Ce fut le seul usage, bien léger, de cette longue amitié.

"L'impératrice, troublée, pria l'amiral de se relever et lui répondit: "Je le regrette, mais c'est un fait accompli; il y a deux heures que l'empereur a nommé Alexeïeff commandant en chef des troupes de terre et de mer. Il est impossible de revenir sur cette décision. Cependant je rendrai compte à Sa Majesté de ce que vous venez de me dire."

"Le soir même, ajouta M. Golstein, l'amiral Skrydloff recevait l'ordre de quitter Saint-Petersbourg et d'aller reprendre son poste de commandant de l'escadre de la mer Noire. Et l'amiral dut tellement hâter son départ que sa femme ne put l'accompagner et resta encore huit jours à l'hôtel.

"L'amiral Skrydloff a débarrassé la flotte de la mer Noire de toutes ses non-valeurs ainsi que de beaucoup de personnalités qui vivaient grassement à la rive faire.

"L'amiral Skrydloff espérait être nommé à Port-Arthur; mais quand il apprit que c'était Makaroff qui était envoyé en Extrême-Orient, il fut franchement satisfait. Au demeurant, son conseil fut écouté et le commandement des troupes de terre fut donné à Kouropatkine qu'il pourra embrasser en passant à Lao-Yang."

On sait que les Anglais et les Allemands se disputent, depuis 1813, la gloire d'avoir battu, à Waterloo, l'armée de Napoléon. Une lettre qui sera prochainement mise aux enchères, à Londres, et dont le signataire n'est autre que le duc de Wellington, va enfin trancher cette importante question historique.

Cette lettre a été découverte récemment parmi les papiers d'un descendant de sir Charles Flart, secrétaire particulier du fameux général anglais; son authenticité ne fait, paraît-il, aucun doute. Elle est datée de Bruxelles, 19 juin, quatre heures du matin.

Wellington y déclare en substance, et non sans un certain dédain, que "Bonaparte a été totalement défait par l'armée britannique". Inutile de dire que les Anglais sont dans la joie d'avoir retrouvé ce précieux document dont la publication, éperpente, aura l'inappréciable avantage de mettre fin à une polémique qui n'a duré que trop longtemps.

Plus que jamais ils demeurent persuadés que Blicher et ses soldats allemands sont arrivés à Waterloo après la bataille.

On s'attend à ce que la lettre de Wellington atteigne un prix fabuleux. Les plus riches collectionneurs anglais se disputent déjà la possession du précieux autographe.

Une pension de 20,000 roubles vient d'être accordée par le Tsar à Mme Makaroff, veuve de l'amiral.

LE SLOAN'S LINIMENT. Guérit le Rhumatisme. PARC ATHLETIQUE. Beaucoup de monde hier soir au Parc Athlétique pour applaudir les "Dixie Troubadours" et les "Eight English Girls".

L'ABEILLE. NOUVELLE-ORLEANS. Trois Editions Distinctes. Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche.

EDITION QUOTIDIENNE. Pour les Etats-Unis, port compris: \$12. Un an \$60.00. 6 mois \$32.00. 3 mois \$18.00.

EDITION HEBDOMADAIRE. Paraissant le Samedi matin. Pour les Etats-Unis, port compris: \$3.00. Un an \$16.00. 6 mois \$8.00. 3 mois \$4.00.

EDITION DU DIMANCHE. Cette édition est comprise dans notre édition quotidienne, nos annonces y ont droit. Les personnes qui veulent s'abonner doivent s'adresser aux bureaux.

AMUSEMENTS. ST. CHARLES ORPHEON. Foule très nombreuse hier à l'Orpheon pour applaudir Helen Brittan et les autres artistes.

WEST END. Concert artistement composé exécuté hier soir par l'orchestre de Société devant une plate-forme bien garnie à West End.

WEST END. Concert artistement composé exécuté hier soir par l'orchestre de Société devant une plate-forme bien garnie à West End. Les numéros de vaudeville et les autres divertissements ont beaucoup plu.

Feuilleton. L'Abéille de la N. O. LES LARMES DE L'AMOUR. Grand Roman Inédit Par PIERRE SALES. QUATRIEME PARTIE. LES INCONVENIENTS DE LA CÉLÉBRITÉ.

exaltation, déclarant qu'il allait forcer Lehuchois à les accompagner aussitôt au Palais de Justice et à ordonner la délivrance de son fils, qu'il voulait ramener cette nuit même à sa mère. —que Jean le raille, bien affectueusement: —Vous n'allez rien faire du tout, mon oncle. Les portes du Dépôt ne s'ouvrent pas si facilement que cela. M. Lehuchois ne se laissera pas convaincre sur de simples affirmations. — Et puis, cela peut ne pas dépendre de lui.

mande de ne pas faire autre chose que de me soutenir auprès de M. Lehuchois, de toute votre influence. Je crois, je veux croire Claude absolument innocent. Mais il est jeune... Et les femmes font faire tant de sottises aux jeunes gens! —Et aux hommes mûrs! pronouça Tiburce. Enfin, je te laisse nous conduire, puisque tu es certainement plus de joggote que moi. Mais tu viens de me glacer avec ton doute. —Que j'espère bien avoir dissipé avant quelques heures, pour moi autant que par sympathie pour sa mère; car, ce petit-là, vous supposez bien que je suis tout prêt à l'Palmer comme un âne!

M. Lehuchois habitait un solennel appartement dans un des plus vénérables immeubles de la rue de Grenelle et, dans cet appartement, occupait à lui seul plusieurs pièces garnies d'immeubles tout ce qui concerne le droit et où, comme œuvres d'art, on ne voyait que des portraits de magistrats célèbres, de chanceliers et des gravures sévères ou pieuses.

Lui-même, avec sa figure toute rasée et ses manières graves, faisait grande impression. Et il avait la réputation, méritée, d'être un des plus incorruptibles magistrats de cette époque. Il était riche, du reste, et si bien apparenté qu'il n'avait rien

à attendre du gouvernement, lequel respectait son indépendance et ne lui demandait pas non plus de services. On se contentait de ne pas lui confier les canots qui faisaient du tapage; et il se confinait très assés dans l'étude de grandes questions d'affaires, où ses avis étaient particulièrement écoutés.

faire beaucoup de tapage. Mademoiselle Mandinette est très connue; tous les courriers de théâtre vont constater, demain matin, qu'elle n'aura pas paru à son café-concert, parce qu'elle aura passé la nuit au dépôt. Et on ne saurait songer à étouffer une affaire qui doit amuser, en ce moment, toutes les salles de rédaction... Extrêmement compliqué! répliqua-t-il, puisque M. de Lazzan-Chabrillic vient de vous le dire, cette jeune personne se trouve être... ou avoir été, car j'ai l'idée que cela se terminait, la maîtresse de ce cher duc de Herford-Douglas... Or, monsieur de Vitray, cette jeune personne prétend vous connaître et affirme que vous lui auriez donné ces quelques billets de mille de très bon cœur, si elle avait en le temps de vous le demander... Voyez, quelle complication! La connaissez-vous, réellement?